

Introduction :

Il ne m'est pas simple de parler du traitement d'un épisode psychotique par un Babalorixa, Bahia, d'un côté parce qu'il ne s'agit pas d'un cas dont j'aurais mené la cure et de l'autre parce que je ne suis ni ethnologue ni spécialiste des religions. Alors, de quelle place puis-je m'autoriser à parler ici?

Mon intérêt pour les rites nagôs, que les Yorubas d'Afrique ont emporté avec eux quand ils ont été déportés comme esclaves vers le Brésil, date d'il y a une vingtaine d'années. Je travaillais à l'époque dans un service de psychiatrie au Brésil et mon attention avait été attirée par les dires de certains patients porteurs d'une symptomatologie de type *épilepsie essentielle*. Plusieurs d'entre eux relataient avoir connu de longues périodes de rémission de leurs crises pendant tout le temps où ils avaient fréquenté, en tant qu'initiés, des centres de rites d'origine africaine: les candomblés ou même l'umbanda. Ils laissaient entendre que la transe, pendant laquelle ils recevaient le message de la divinité, leur orixa, avait remplacé la crise épileptique. Comme si la danse tout à fait codifiée et menée par le rythme des percussions était venue se substituer aux mouvements incoordonnés des crises convulsives.

Arrivée en France, je faisais part de ces questions à Jacques Lacan qui m'encourageait très fortement à en faire une thèse, mais prise par ma propre formation analytique je me suis vite sentie incapable de poursuivre dans cette voie. Ce n'est que dans les années récentes que je me suis à nouveau posé certaines questions à propos des opérateurs qui pouvaient bien être en jeu dans l'efficace thérapeutique des rites candomblés. J'ai eu la possibilité de me trouver lors de mes derniers voyages au Brésil, en contact avec un babalorixa de Bahia, qui m'a donné ses liens transférentiels à notre ami Pierre Verger, a bien voulu demander à une de ses initiées de me témoigner de ce qu'avait pu être pour elle sa cure par les techniques nagô traditionnelles. Si je parle ici de "cure", c'est parce que cette femme avait connu pendant une période de sa vie une expérience délirante très importante qui avait failli la confirmer.

définitivement dans un asile. Et c'est de cette traversée et de ce qu'elle a pu² en entendre qu'elle a bien voulu me témoigner .

Première partie

Histoire du cas: Deux grand père qui ne valent que pour la blancheur de leur peau.

Sandra est une femme métisse, l'ainée d'une famille de 7 enfants. Elle a une sœur, 2 ans plus jeune, puis 3 frères, puis , quand elle a 21 ans , encore une sœur, puis un dernier frère. Son père n'avait jamais fait d'études, contrairement à ses autres frères à lui. Sa grand mère paternelle avait une pension de famille ; c'était , au dire de Sandra: " *une noire qui avait beaucoup d'argent et n'aimait pas le candomblé; une bourgeoise noire, pleine de bijoux*". Elle avait un mari blanc aux yeux bleus - et ce sera dans son discours la seule allusion à ce grand père. Même quand plus tard elle me racontera l'enfance de son père elle n'en pourra rien dire d'autre. Cette grand-mère se disait **fullah**, ceci renvoie peut-être aux *fullahni* du nord du Nigeria ce qui selon Lucien Hounkpatin pourrait se comprendre peut-être comme : **surto pas du cœur de l'Afrique**; et détail qui semble avoir une grande importance, elle n'avait pas les cheveux crépus. Il y avait aussi chez ses grands parents une nourrice qui a élevé le père. C'est elle qui a raconté aux petits enfants et donc à Sandra ,tous les mythes d'Afrique noire. Elle est dite par Sandra : " *noir de race congo*". Il semble qu'il faille entendre là justement le cœur de l'Afrique. Son père disait de sa nourrice qu'elle était fille d'esclave.

Sandra pense que ses parents se sont connus parce que sa mère travaillait comme bonne dans la pension de sa grand mère. La famille de la mère est d'un milieu beaucoup plus humble. Sa grand mère maternelle était " *une grande femme noire de race congo*" - comme la nourrice du père - Sandra en parle avec chaleur. De son grand père maternel nous ne saurons qu'une chose, c'est qu'il était espagnol. Des deux grands pères n'apparaît dans le discours de Sandra que la blancheur de leur peau, comme si là était leur seule fonction. Nous verrons par la suite que la couleur de la peau, et plus encore la qualité des cheveux, semblent jouer dans cette famille un rôle non négligeable.

Un père dénié dont la mort rend la fille malade.

Pour elle le début c'est la maladie de son père : " *il a eu une artéri³sclérose* ". Elle avait déjà eu des ramollissements cérébraux, quand survient l'épisode suivant, qu'elle relie au début de sa " *nervosité* " à elle: Ses parents avaient eu sur le tard, elle avait déjà 22 ans , le dernier couple d'enfants. Elle souligne , pour m'expliquer l'histoire, que son père était plus foncé de peau qu'elle, tandis que sa mère était plus claire .Ils ont entendu un cri. C'était la sœur cadette, qui avait la peau très claire. Le père ne l'avait pas reconnue et il essayait de la toucher. Sandra arrive et demande à son père ce qui se passe. Il lui aurait répondu: " *cette fille n'est pas de ma maison, cette fille est blanche. Ce n'est pas ma fille.*"

La maladie du père évolue, il est attaché, semi paralysé sur un lit. A la suite d'un autre ramollissement qui lui aurait paralysé la déglutition , on aurait pratiqué une ouverture au niveau de l'estomac par où passait une sonde. Une nuit où Sandra est censée le surveiller, elle s'endort. Le père réussit à arracher sa sonde et meurt malgré le fait qu'elle le transporta d'urgence à l'hôpital." *Cela a été terrible pour moi car j'ai pensé que mon père était mort pendant la nuit où je devais m'en occuper, j'avais failli.*"

Elle dit avoir toujours eu de très mauvaises relations avec son père. Il était un bourreau, qui ne laissait pas ses filles flirter, qui ne les laissait rien faire, ni même porter de pantalons. Mais elle dit d'elle même que jusqu'à son initiation au candomblé, elle avait toujours été quelqu'un de très étrange . Comme elle ne s'entendait pas avec son père, elle lui avait dit très tranquillement: " *ne nous disputons pas toute la journée, ne me parlez plus, je ne vous dirai rien que bonsoir. Faites comme si je n'existais pas , car vous non plus vous n'existerez pas pour moi* ".

Pour souligner combien elle était *étrange* , elle raconte n'avoir pas adressé la parole à sa sœur - qui est deux ans plus jeune qu'elle - pendant onze années, tout en vivant dans la même maison. Elle ne lui aurait à nouveau adressé la parole que quand sa sœur lui a demandé d'être la marraine de son bébé. Elle parle actuellement de façon assez chaleureuse de son père et dit qu'elle comprend maintenant que c'était sa façon d'être à lui .Il essayait parfois de rire avec elle, mais elle ne rigolait jamais; elle était très renfermée.

C'est après la mort de son père qu'elle a commencé à remarquer que quand elle partait travailler quelqu'un la suivait. Elle va voir son médecin, qui lui dit que ce n'est rien et

essaye de la déculpabiliser par rapport à la mort de son père en lui expliquant que c'est normal⁴ que cela a été dû à l'artériosclérose. Elle ne peut rien entendre.

Des rituels qui font basculer du pressentiment à la certitude délirante.

C'est là qu'elle va au **candomblé**. Malgré le refus catégorique de la grand mère paternelle, elle avait déjà eu un premier contact avec les soins traditionnels africains à l'âge sept ans, à l'occasion d'une grave maladie. C'est un frère aîné du père - qui, lui, était initié - avait réussi dans ses études et dans l'existence - qui vint chez elle pour dire que la maladie Sandra était due à l'esprit d'un mort. On a fait ce qu'il faut et elle a guéri. Elle va donc retourner au **candomblé**. Là bas il lui aurait été dit que c'était l'esprit de son père et qu'il fallait faire une cérémonie dans la maison où elle habitait.

On la fait et c'est là, dit-elle, que les choses empirent. Elle me dit: "*auparavant j'en avait le pressentiment. Après je me suis mise à le voir comme je vous vois vous là.*" . Elle voyait son père immobile qui la regardait.

Il me semble ici qu'il conviendrait de remarquer que, comme le signale Sandra elle-même, c'est un rite et un rite de candomblé qui la fait basculer du côté du délire . On pourrait penser que ce passage de l'imaginaire - son sentiment d'être suivie - au réel de l'expérience hallucinatoire, ait pu avoir lieu en lien avec cet énoncé donnant une réalité à son sentiment "c'est l'esprit du père qui hante la maison " et il s'agit de le chasser comme quelque chose purement étranger à ce qui pourrait en être de l'appareil psychique de Sandra. Elle se retrouve exclue de tout lien avec ce qui se passe, déliée de toute articulation avec ce qui désormais peut plus avoir lieu pour elle que dans un réel , radicalement extérieur.

A propos de son délire , Sandra raconte comment elle devint chaque fois plus agitée et agressive. Quand survient l'hallucination, elle l'insulte et jette des choses dessus. Elle a ainsi cassé tous les objets que sa mère avait sur les meubles, car ce n'est qu'en lui jetant quelque chose dessus qu'il disparaissait.

A une de ses apparitions, de rage, elle s'était précipitée dessus avec un sac. "*A ce moment ça c'était transformé en quelque chose qui m'avait brûlé la figure*" , raconte-t-elle. S

père avait quitté la figure humaine pour se transformer dans un paquet de⁵ haillons et ils tournoiaient et lui avait brûlé tout le visage. *C'était vivant, vivant, vivant*, dit-elle .

Le médecin lui prescrit des tranquillisants et des neuroleptiques à doses chaque fois plus grandes, car très vite ce n'est pas suffisant; et on arrive aux doses maximum que l'on peut donner hors du cadre d'une hospitalisation. Au Brésil, dans son milieu, à cette époque, ce mot signifie l'hôpital psychiatrique dans une version asilaire, souvent sans retour . Et c'est la solution envisagée, car dès que les médicaments ne font plus d'effets , non seulement elle casse tout mais elle a des vécus cénestésiques très désagréables Elle présente aussi une insomnie très sérieuse.

Elle craint beaucoup l'hospitalisation car elle pense que comme elle est très agressive on va lui administrer des électrochocs. Elle se met à penser au suicide comme seule issue. C'est alors qu' un ami médecin va lui présenter Obaraim, qui est le **babalorixa** qui va la soigner et chez qui je l'ai connue.Le **babalorixa**, dit que leur ami commun, le médecin, lui avait déconseillé fortement de s'occuper d'elle car " *elle était une malade mentale* ".

DEUXIEME PARTIE:

Le babalorixa interprète

Mais Sandra raconte son histoire à Obaraim et lui demande une consultation, c'est-à-dire de faire la " divination" pour elle , *jeter les **bouzos***. Ce que, à la suite de la lecture c'est le **bouzos**, c'est à dire des *caouris* , Obaraim en interprète c'est : Sandra n'est pas folle mais s'agit d'un problème spirituel, il semblerait s'agir de quelque chose de sa famille qui n'aurait pas été pris en compte, qui aurait été laissé tomber, et qui comme elle était la fille la plus âgée aurait joué dans sa vie. Dans les conversations préalables qu'ils avaient eues, elle lui avait raconté que son père était de **Xangô**.

Il faut expliquer ici que beaucoup de gens au Brésil savent à quels **orixas** ils sont supposés appartenir, même s'ils ne fréquentent pas régulièrement un candomblé. Donc son père était de **xangô**, il chassait beaucoup mais ne sacrifiait jamais rituellement les animaux. Babalorixa lui dit qu'il y avait peut être , par rapport à l'**orixa** - c'est à dire par rapports aux rites religieux de ses ancêtres - quelque chose qui n'allait pas.

Comme tout ceci se passe à Rio, le Babalorixa lui propose qu'une fois⁶ qu'il se
rentré à Bahia, dans son temple, son **candomblé**, qu'elle vienne .

Il parle de tout cela avec la mère de Sandra. Quand Sandra décrit cette rencontre
avec sa mère , une substitution s'opère à son insu dans son discours : quand elle dira *mon père*
, c'est maintenant du Baba lorixa dont il s'agira.

A Bahia, le Babalorixa va interroger son **orixa** personnel à lui , Xango - qui est
d'ailleurs le même que celui du père de Sandra - toujours par l'intermédiaire du rite de jeter
caouris . La divination indique encore qu'il s'agit d'un problème lié aux esprits des ancêtres,
eguns, qui se trouvaient sur Sandra , surtout celui de son père , car celui-ci avait une charge
qu'il n'avait pas assumée. Il aurait vraisemblablement dû être **axogun** - c'est à dire celui qui
sacrifie rituellement les animaux - mais lui, il tuait seulement pour son envie de chasse. C'est
pour cela qu'après sa mort, tout c'est précipité, dit Obaraim. Il faut donc que Sandra reprenne
responsabilité délaissée par son père en se faisant elle même initier.

Dans la tradition africaine , un membre de la famille peut avoir un rôle précis
assumer par rapport aux divinités et aux ancêtres. Selon Obaraim, tel semble aussi être le cas
Je me demande pourquoi ce père n'avait pas assumé ce qui lui revenait là comme responsabilité
de par sa filiation.

Un désaveu des origines?

Je me permettrai d'avancer ici une hypothèse clinique personnelle concernant ce refus
du père à accepter ce qui semblait lui revenir comme dette par rapport à sa filiation. Mon
hypothèse est qu'il désavouait en lui cette origine. Ceci peut sembler contradictoire surtout
quand on se souvient qu'il avait failli tuer une de ses filles sous prétexte que, étant blanche, elle
ne pouvait être de sa maison. Il me semble qu'il s'agisse , dans cette famille, d'un désaveu
s'imaginant sur un trait qui nous renvoie à ce cœur de l' Afrique: le cheveu. Sandra raconte
que , quand elle était enfant, si son père trouvait sur un de ses peignes un simple fil de cheveu
crépu, il cassait immédiatement le peigne, en leur disant qu'*ils étaient , eux, des nègres à*
cheveux durs. Ce cheveu crépu, signe d'appartenance à la race noire dans un pays où il y a
beaucoup de métis et où le soleil en donne l'apparence même aux blancs, ce cheveu crépu est
souvent dénommé "mauvais", *ruim*, au Brésil. Sandra , elle, dit *dur*. Les cheveux de Sandra sont

durs, comme ceux de sa mère , de sa grand mère maternelle et de plusieurs de ses⁷ frères ;m
ceux de son père , qui est bien plus sombre de peau qu'elle, sont lisses. Et la petite fille , blanc
de peau , que le père essaye de tuer, a les cheveux crépus. Et je ne serais pas surprise
apprenant que son autre sœur, de deux ans sa cadette, à qui Sandra n'a pas adressé la parole
pendant 11 ans, elle a les cheveux lisses, comme le père. Je crois que nous sommes là devant
question de la honte de l'origine chez ces descendants de déportés. Cacher l'origine pour cach
la honte infamante.

Nous voyons donc que dans les interprétations successives que le Babalorixa appor
il s'agit de lier le symptôme de Sandra, non seulement à sa place de fille à elle , qui comporte
responsabilité de l'initiation à faire, mais encore à son père et au delà de lui aux ancêtres, et a
orixas , c'est à dire aux divinités propres à la nation Nagô à laquelle ils appartient . Il s'agit
par l'intermédiaire des mythes fondateurs , d'une interprétation qui lie le registre du symptôme
celui d'un problème au niveau du sujet, de la famille , de l'entourage , du cosmos. No
pourrions dire que le *problème spirituel* dont parle le Babalorixa correspond à une déliaison
ces différents registres entre eux.

La divination comme support à l'interprétation

Il conviendrait d'aborder maintenant la question du rite de la lecture , de la divination
nommée communément au Brésil " *jogar buzios* " , c'est à dire , jeter les caouris, et en Afrique
le " *fa* " .

Grâce à l'artéfact de la lecture, le Babalorixa quand il interprète, ne se trouve pas da
un rapport duel intersubjectif avec le patient . Il y a dans les lectures même des caouris u
dimension d'objectivation. Une fois qu'ils sont lancés par terre ils composent une figur
géométrique parmi les 256 figures possible. A chacune de ses figures correspond un chant. Et
n'est qu'à partir de l'articulation des divers chants correspondant aux diverses figures obtenu
que l'interprétation peut être donnée. Ce n'est donc pas le babalorixa lui même qui sait. Il n'e
supposé que pouvoir lire ce qui lui a échappé des mains et qui le renvoie à un Autre - son Orixa
Ce lien à l' Orixa qui fait que ce qui s'énonce l'est de la bouche de l'Autre et ne fait pas appe

la voix du dedans, démasque par là même la refente du sujet , qui à l'ordinaire est escamoté . Ceci permet d'introduire un troisième terme dans la relation .

Mais l'interprétation elle même fait appel à un quatrième terme, car elle incide sur les rapports du patient avec son propre orixa, c'est à dire qu'elle le renvoie à cet Autre dont il est le porteur et qui ne peut là s'exprimer que sous forme de symptôme.

Rites et traitements: comment tromper l'esprit du père.

Mais revenons au travail qui va être fait chez Obaraim. il faut faire une cérémonie à l'entrée du temple avant que Sandra n'y entre. Ensuite elle a pris un *bain de feuille* et elle a dormi. Sans aucun médicament, ce qui ne lui arrivait plus depuis fort longtemps.

Ensuite Obaraim dit avoir dû la mener dans une société qui s'occupe ,des rites des ancêtres, c'est la société des **Babaégums** comme il en existe en Afrique. *Là bas les vivants et les morts peuvent entrer en contact* , dit-il. Les esprits des ancêtres vont dire ce qu'elle a . Des offrandes ont été faites aux ancêtres. Puis Sandra et Obaraim sont repartis au **candomblé**. Lui n'en dit pas plus. Sandra néanmoins, avait rapporté la chose suivante:

" *La bas - c'est à dire chez les Babaégums - ils ont invoqué l'esprit de mon père. Ils ont pris tous les vêtements, tout ce que je portais a dû partir dans le travail qui a été fait. Et alors l'esprit de mon père a suivi cette chose en pensant que je partais avec.* "

Cette fabrication d'objets qui peuvent servir d'intermédiaire entre les hommes et les esprits ou les orixas semble mériter que l'on s'y arrête. Les spécialistes de la question dénomment ce travail de fabrication d'un objet *un transfert* , et cela semble avoir entre autres la fonction de déplacer certaines charges qui seraient autrement intenable pour le patient et l'officiant .

Initiation et nomination: se reconnaître fille de l'orixá

Sandra dit avoir pris des bains de feuilles, puis **on** est venu la chercher, **on** l'a préparé pour recevoir l'initiation. Ce qui est important, me semble-t-il, à noter ici ,- c'est ce "*on*" de la prise en charge par un groupe dans le cadre du candomblé. En effet toute initiation suppose

tissus social des divers protagonistes qui vivent sur les lieux du *candomblé* comme on dit au Brésil.

Même si nous savons qu'une grande partie de l'enseignement du discours gestuel qui sera mis en scène pendant la transe est transmis pendant la période de de l'initiation, réclus qui dure 17 jours en tout ,et qui est une formidable machine à fabriquer de nouvelles identifications, je ne rapporterai pas son initiation, cela serait trop long , on peut lire les travaux de Pierre Verger sur la question. Je ne rapporterai qu'un élément qu'elle tient à souligner: l'amnésie totale de tout ce qui a pu se passer pendant son initiation. Elle se souvient de la voix d'Obaraim lui disant d'entrer dans la rivière : "*un tout petit peu, juste un peu*". C'était un 18 janvier et c'est un 2 février qu'elle revoit la lumière du jour, dit-elle. C'était juste après la cérémonie de donner le nom , pendant laquelle l'**orixa** prononce par la bouche de l'initié en transe le nom nouveau qui est désormais le sien. Cette amnésie, tant de la période d'initiation que de ce qui peut se passer pendant une transe, nous renvoie de façon flagrante à ce que nous appelons la refente, à cette coupure maintenant consentie , où le sujet accepte de s'évanouir en tant que personne pour donner place à cet Autre, l'Orixa, qui ex-siste en lui.

Il me semble qu'une question, pour nous analystes, pourrait être celle d'essayer de repérer, dans le langage qui est le nôtre, quels ont pu être les opérateurs qui ont permis la disparition du symptôme, le délire, qui dans le cas de Sandra .

Ils me semblent de deux ordres. L'un, qui nous est plus familier, est celui de la remise en place de la filiation dans la chaîne des générations , de la reconnaissance des origines comme reconnaissance symbolique. Il y aurait beaucoup de choses à dire de ce point de vue. Je n'en toucherait qu'une: la *candomblé* recrée une nouvelle famille, avec un père, une mère, des frères, un interdit d'inceste, etc. Dans le cas de Sandra le travail qui a été fait semble avoir porté ses fruits au niveau de sa filiation réelle. Elle est capable de me dire ce que vous voyez écrit au tableau, ce qui est rare au Brésil surtout chez les descendants de déportés africains.

L'autre ordre de facteurs nous est peu connu , car la pratique qui est la nôtre ne semble pas comporter une théorisation de la question du rite.

La transe: symptôme ou nouveau nouage?

Voyons si en interrogeant le rite de la transe lui même nous pourrions¹⁰ essayer d' repérer certains opérateurs. Je ferai ici référence au travail de Gisella Sette Lopes, psychanalyste à Recife au Brésil, et qui s'intéresse aussi à l'efficace des rites du Candomblé. Selon elle, ces rites remplissent une fonction, celle d'un *nouage*. Dans le rite d'initiation, la reconnaissance de l'orixa qui la tête de l'initié appartient implique une nouvelle identification qui va venir marquer le corps même de l'initié. A chaque cérémonie de possession ce lien sera réaffirmé.

Ceux qui ont déjà pu assister à une de ces cérémonies rituelles dans un Candomblé au Brésil, peuvent témoigner du climat qui s'y installe - commandé par le rythme des percussions des atabaques - quand chacun des initiés se présente paré des emblèmes et des couleurs de son *Orixá* et dont l'image est immédiatement reconnue par l'assistance. Cette dimension imaginaire là est déjà noué, pour ceux qui regardent à tout l'Univers symbolique du mythe qui situe l'Orixá dans une certaine représentation du Cosmos.

Celui qui porte les emblèmes de l'Orixá, l'initié, se signale lui même dans sa nouvelle filiation. Et là, au moment de la transe, l'initié en tant que sujet s'éclipse dans une déliaison consentie d'avec son imaginaire personnel. Et c'est l'irruption du réel de la transe qui porte le corps de l'initié. Mais ce réel est là lui même articulé au symbolique. Il ne s'agit plus d'un corps secoué par le symptôme - hallucination ,crise épileptique ou autres - mais d'un corps qui réponds aux injonctions de la chaîne signifiante des rythmes et des chants et qui ,dans la danse qu'il donne à voir, se fait porteur d'une écriture gestuelle , celle qui mime l'histoire mythique de l'Orixá lui même. Le rite de la transe pourrait-il alors être entendu comme suppléance à un nouage raté dans l'histoire du sujet? Suppléance qui serait faite par un quatrième élément qui viendrait nouer le tout: la filiation à l'Orixá, filiation reconnue par la nomination et répétée à chaque transe dans sa valeur propre , par le regard de reconnaissance de l'assistance et lui même.